

Pour une première fois

Vincent Biron

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

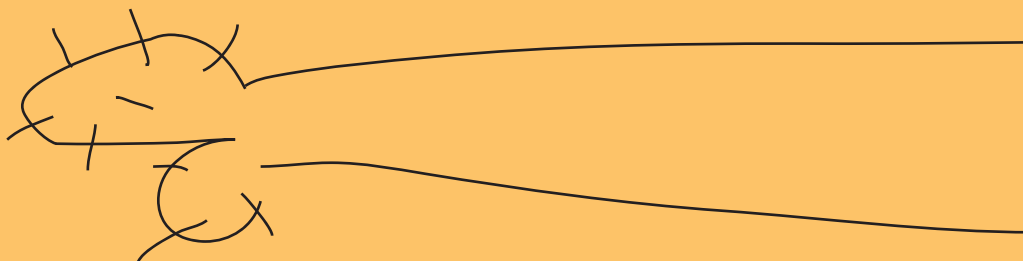
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, V. (2020). Pour une première fois. *24 images*, (195), 124–127.

Pour une première fois

par VINCENT BIRON, cinéaste, directeur de la photographie



PARK CITY

Je le vois qui se dresse de l'autre côté de la rue. Mythique et humble à la fois. L'Egyptian. Une foule s'empresse sous sa marquise. Je m'apprête à y entrer, fébrile. Je suis extatique à l'idée de pénétrer dans cette salle qui a vu défiler les Richard Linklater, les Kevin Smith et autres Quentin Tarantino alors qu'ils en étaient à leurs premières œuvres. Eux dont l'envie de tourner à tout prix m'a tant influencé ont foulé bien avant moi la scène de cette salle au décor pharaonique. L'ambiance est électrique. Ce soir je vis un rêve, un moment « bucket list » à rayer de ma liste des choses à accomplir. Un film que j'ai tourné, l'étrange et envoûtant *Bestiaire* du grand Côté, y sera projeté dans le cadre de Sundance. J'en savoure chaque instant et la discussion qui suit le visionnement est pour moi une classe de maître. Denis est informatif, drôle, un peu baveux, et surtout intéressant. Il ne fait pas que montrer son film. Il l'accompagne, le met à la fois au monde et en scène. Une première, c'est pas juste une projection, c'est une représentation.

Jeune, j'ai l'impression que le cinéma est une forme d'art qui transcende le grand écran. Certes, je suis sporadiquement pris d'élans romantiques qui me font déplorer la mort lente des salles de cinéma, mais n'ai-je pas découvert de façon exquise Fellini en regardant 8 1/2 sur DVD? N'ai-je pas été fasciné de découvrir l'étrangeté de Lost Highway malgré la taille ridicule de ma télé d'étudiant?

MONTRÉAL

Le Festival du nouveau cinéma et sa foule d'habitues. Impression de déjà-vu. Mais ce soir, c'est différent. *Prank* est projeté sur l'écran d'un Impérial au parterre bien rempli. Pendant la projection, les scénaristes et moi buvons des bières au balcon, appréciant chaque réaction du public, nous grisant de chaque éclat de rire. Le générique défile, et c'est au tour de l'immense banderole phallique devenue porte-étendard du film de se déployer sur la scène. Comme à Venise l'été précédent, mes collaborateurs, mes meilleurs amis, sont là et la portent fièrement. La salle est pleine et nous envoie une vague d'amour. L'ambiance est à la fête, et celle qui s'ensuit est épique, voire dionysiaque. Une première, c'est pas juste une projection, c'est une célébration.

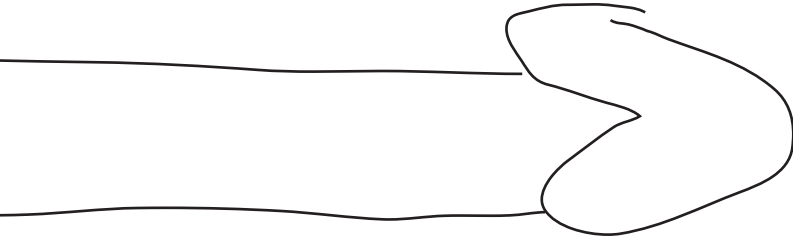
Inévitablement, je développe à l'université un snobisme quant à la façon de consommer mon médium de prédilection. Vraiment, comment vivre sans avoir vu Full Metal Jacket en 35mm à la Cinémathèque? Suis-je digne de marcher sur cette terre si je me contente de voir 2046 sur un écran cathodique? Un jour, alors que je crache mon mépris sur la vulgarité des écrans individuels, le sage Jean-Guillaume Bastien me fait valoir qu'il y a tout de même une valeur intimiste à visionner un film tout nu, couché dans son lit. Pas fou, que je me dis. J'aime tellement le cinéma, pourquoi ne pas coucher avec?

TORONTO

Les TIFF se suivent et se ressemblent. *Midnight Madness* pour un film qui mérite d'emblée la palme de la section la plus appropriée. J'ai eu l'honneur d'être derrière la caméra du déjanté *The Twentieth Century* du génial Matthew Rankin et c'est ce soir que sera dévoilé au public son hallucinant portrait de Mackenzie King. Ayant déjà vu le film maintes fois, je décide d'ingérer une substance psychoactive qui altère mon état d'esprit afin de le percevoir d'une nouvelle façon. Le délirant long métrage m'en met plein la vue, mais c'est surtout au diapason de la foule que je vibre. L'enthousiasme des spectateurs est contagieux, et une immense vague de fierté m'envahit.

Le bonheur d'avoir aidé Matthew à faire vivre ces images folles est immense. Ce projet représente une somme colossale de travail de la part de tous ses artisans. C'est une véritable cathédrale de cinéma et c'est ce soir qu'elle est révélée au monde. Une première, c'est pas juste une projection, c'est une inauguration.

Pendant des années, je me fais l'avocat du diable. À ceux qui pleurent la disparition des écrans de qualité, je rétorque que la dématérialisation a du bon. Que la diffusion se transforme pour mieux renaître. Qu'Internet a le potentiel d'amener le cinéma à ceux qui n'ont jamais eu droit à une salle de répertoire. Même les films de Frederick Wiseman, jadis rares, se retrouvent maintenant en streaming. C'est pas pire quand même, Ticut Follies sur ma tablette, nu-fesses sous ma couette.



MONTRÉAL

↑ Illustration : Daphnée Brisson-Cardin

Le Théâtre Outremont, une salle magnifique. L'acoustique laisse à désirer, mais la beauté du lieu compense pour ses lacunes techniques. C'est la première des *Barbares de la Malbaie*, et je suis très nerveux. La salle est bondée de gens qui me connaissent par cœur et d'autres qui ne me connaissent pas. Ce film m'est profondément intime, j'ai l'impression de m'y mettre à nu, d'y déclamer haut et fort mes torts et mes travers. La projection commence, je fais les cent pas à l'entrée de la salle, mort de peur, puis me décide à y entrer. Il reste une place, à côté de ma famille. Je m'y assois discrètement, et guette les réactions des spectateurs. Je les sens attentifs et je crois leur parler à travers les images qui s'animent à l'écran. Je dirige ensuite mon attention vers le visage de ma mère. Je vois sur celui-ci un sourire se dessiner, des éclats de rire émerger, puis des larmes couler. J'ai le sentiment d'avoir été entendu, et j'ai envie de tendre l'oreille en retour. Une première, c'est pas juste une projection, c'est une conversation.

C'est d'ailleurs emmitoufflé dans mon édredon que j'apprends la fermeture des salles de cinéma. La pandémie a frappé, les festivals et rassemblements culturels sont annulés jusqu'à nouvel ordre. Alors que se côtoient sur ma tablette la détresse de notre milieu et toutes ces œuvres qui me réconfortent en ces temps troubles, les moments de bonheur que j'ai vécus lors de diverses premières me reviennent, lumineux et fulgurants. Certes, peu importe comment les films sont vus, l'important c'est qu'ils le soient. Mais une certitude s'installe ; une première, ça se vit pas tout seul, tout nu dans son lit. Une première, c'est pas juste une projection, c'est vivre le cinéma, ensemble... à moins de deux mètres de distance.